PRÉFACE

« Penser avec le pastoralisme », voilà qui est motivant ! Ne plus le considérer comme des ensembles de pratiques d'un monde spécifique, marqué par le passé ici ou par des particularismes géographiques ailleurs, liés à des conditions pédo-climatiques, historiques et culturelles spécifiques, mais comme une façon de voir le monde et de s'y situer et y vivre… En somme, le voir comme une des formes d'habitabilité de la Terre ?

Au-delà de la richesse des études de cas, j'ai trouvé ici des réflexions d'une grande pertinence sur les relations contemporaines et plus ou moins heureuses de nos sociétés avec leurs environnements… d'autant que celles-ci sont de plus en plus remises en cause, dans la globalisation qui les touche toutes depuis ces derniers siècles. Que de leçons pour reconsidérer un environnement planétaire, un bien commun dont la mise en danger menace tout le monde : changement climatique, érosion de la biodiversité, épidémies, dégradation des sols, distribution des ressources en eau… !

Il s'agit bien de ne pas se contenter de s'intéresser au pastoralisme, même si celui-ci — et encore plus de nos jours — mérite la plus grande attention, ainsi qu'en témoigne en 2026 cette Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux (IYRP, *International Year of Rangelands and Pastoralists*). Il s'agit tout autant de se pencher sur les leçons des systèmes pastoraux, tel un cadre de réflexion pour la vie sur Terre. Et les textes qui suivent n'en manquent pas. Je complèterai ici ces apports par deux dimensions illustrant à la fois l'originalité du pastoralisme et son universalité heuristique : les quelques enjeux essentiels comme le rapport des humains au monde vivant, et la complexité des temporalités.

Pour le premier point, je reprendrai brièvement des choses déjà écrites par ailleurs[1], mais fondamentales concernant le processus de la domestication : chiens, chevaux, et aussi bovins, zébus, yaks, ovins, caprins et autres, n'existent plus à l'état sauvage, tout en constituant la plus grande biomasse animale sur la Terre ! C'est ici un réel façonnage, depuis le Néolithique, d'êtres vivants en interface entre leur souche « sauvage » et les besoins de générations de populations d'éleveurs, organisés en sociétés pastorales ou non. Il visait à développer des compétences animales nouvelles, en s'appuyant sur les comportements, mais pour les dépasser et générer ainsi des entités vivantes inédites et originales. Ces nouvelles compétences étaient adaptées à l'attente de leurs initiateurs : aptitude à des activités nouvelles, capacité à comprendre ce qui est attendu d'elles, en partie par le verbe,

1. Hubert B., 2025. Préface, *in* : C. Mougenot, *Beautés des vaches. Élever des Montbéliardes… entre passion et production animale*, Paris, Cardère éd., 254 p.

mais surtout par les gestes, postures, regards. Je parle bien de compétences, acquises à partir de comportements d'interaction entre individus d'une même espèce, et mises au service de la communication interspécifique par un processus d'apprentissage réciproque entre animaux et humains… Une aventure unique ! Mais ces créatures hybrides, entre nature et culture, elles-mêmes dynamiques, restent en interaction avec les autres vivants, les apports nutritionnels des plantes consommées, les risques sanitaires liés au contact avec la faune sauvage…

Bien sûr, l'une des originalités des sociétés pastorale est leur rapport à l'espace et à l'utilisation de territoires différenciés au cours du temps. Je voudrais plutôt insister ici sur leur confrontation aux temporalités. Ce n'est pas seulement une adaptation à des situations variables et variées, mais une construction heuristique fondamentale de ces sociétés : elles ne s'adaptent pas, elles sont conçues pour « faire avec » le vivant, l'incertitude et la variabilité[2]. « Penser avec le pastoralisme », c'est aussi penser autrement les temporalités. Dans les pas de Chakrabarty[3], il convient de « mettre le temps géologique et le temps biologique de l'évolution en conversation avec le temps de l'histoire et de l'expérience humaines ». Il distingue ainsi le temps planétaire, celui du système Terre, qui renvoie à l'interaction des processus physiques, chimiques et biologiques à l'origine de la vie sur plus de 3 milliards d'années. L'histoire de la vie englobe toutes les formes de vie qui ont façonné les grands biomes ayant rendu la Terre habitable par les humains et les non-humains. L'un d'eux est constitué de milieux ouverts intermédiaires, comme les savanes qui, depuis l'émergence de l'espèce humaine (une parmi d'autres « vivants »), ont constitué le cadre de développement des sociétés pastorales, en adéquation avec la flore et la faune constitutives de ces milieux variés et variables. Chakrabarty distingue en outre la période récente de la « globalisation », marquant la capacité de l'humanité à agir sur les phénomènes planétaires, en particulier les processus qui régulent le climat, mais pas encore celle de réparer les dommages, ce qui les expose à en subir les conséquences pour plusieurs générations.

Les systèmes humains sont maintenant les moteurs du changement du système Terre. Et agir relève d'un ensemble d'agentivités qui concernent et dépassent à la fois les enjeux du seul pastoralisme. C'est ici que l'on peut mobiliser la notion d'intégrité fonctionnelle, évoquée et défendue dans cet ouvrage, et qui privilégie les interactions faisant système aux entités elles-mêmes, mais qui doit se donner les moyens de prendre en compte ce complexe de temporalités. Alors, penser avec le pastoralisme, c'est aussi résister aux désordres contemporains pour recréer des manières de vivre, d'habiter la Terre, en retissant le fil des interactions à court, moyen et long termes qui assurent la durabilité des systèmes pastoraux en situation d'incertitude irrémissible.

Bernard Hubert
INRAE, EHESS

2. Pour paraphraser Larrère C., Larrère R., 2015. *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 374 p.

3. Chakrabarty D., 2022. *Après le changement climatique, penser l'histoire*, Paris, Gallimard, 396 p.